

'olla-podrida impériale,' car vraiment mes lettres ressemblent au plat espagnol. Ecoutez, ne raffolez pas tant de ce siècle auquel vous croyez faire un si grand tort en lui cachant mes lettres ; ce siècle est aussi fou que bien d'autres, et le siècle futur sera imbécile, si le bon Dieu n'y met ordre, car qu'est-ce que les lumières qui vont briller dans tous les genres chez vous et dans tout le Midi de l'Europe ? Tout cela sont des frères George dans leur espèce. O mon Dieu, mon Dieu ! que de frères George partout, partout ! Que le Dieu bénisse les frères George, les bons citoyens et le commun des mortels, (1), et puis raffolez du siècle et de ses productions. Dans ce siècle, il s'est trouvé encore des gredins qui, sans génie, ont voulu écrire comme Voltaire ; ils ont cru que, pour cela, il ne fallait que tortiller élégamment des phrases, ou bien aussi parler, à tort et à travers, hardiment de toute chose ; quand je vois cela, je dis : O mon Dieu ! ce n'est pas cela, ce n'est pas cela ! N'écrivez point fortement, si vous n'avez l'âme forte ; n'écrivez point hardiment, si vous n'avez ni génie ni agrément."

Ces appréciations sévères, mais justes, sur ses contemporains effraient parfois la czarine, qui écrit alors à Grimm :

"Ecoutez, il est impertinent que Beaumarchais ait imprimé mes lettres à moi sans ma permission ; mais si ce ne sont que les lettres que Voltaire m'a écrites, je ne m'en soucie point, pourvu que les miennes ne le soient pas ; mais s'il a imprimé les miennes, je vous prie de faire en sorte qu'elles ne paraissent pas, quoique, assurément, il n'y ait rien dont on puisse être choqué, ma (1) il mérite correction pour m'avoir manqué. Ecoutez, nous sommes tous mortels ; brûlez mes lettres, afin qu'elles ne soient pas imprimées de mon vivant ; elles sont bien plus lestes que celles que j'ai écrites à Voltaire, et pourraient faire un mal du diable ; j'exige que vous les brûliez, entendez-vous ? ou que vous les mettiez dans un endroit si sûr, que de cent ans personne ne les puisse détenir. Je ne veux pas qu'on vous vole mes lettres ; elles sont pour vous, non pour le public ; celui-ci n'a pas le sens commun, la plupart du temps."

Elle exprime d'une façon bien originale le plaisir que lui procure la lecture des spirituelles missives de Grimm ; on ne sait ce qu'il faut admirer surtout, la délicatesse du sentiment ou la verve toujours étincelante.

"Venez, venez, Monsieur le baron, il faut que je vous parle. Il fait un grand vent aujourd'hui, et voilà deux de vos lettres (nos 14 et 15) qui demandent réponse. Il est vrai qu'il y en a là

deux du roi de Prusse, trois du roi de Suède, deux de Voltaire, trois fois autant de Dieu sait qui, toutes de plus ancienne date, arrivées avant les vôtres ; mais comme elles ne m'amuse pas parce qu'il faut les écrire, et qu'avec vous je jase, mais n'écris jamais (notez cela, car cela est nouveau), je préfère de m'amuser et de laisser aller ma main, ma plume et ma tête là où il leur plaira d'aller. Allons donc ! Bombardez, bombardez-moi de lettres : c'est bien fait, car cela m'amuse ; je lis et relis vos pancartes, et je dis : 'Comme il me comprend ! Ah, ciel ! il n'y a guère que lui qui me comprend bien.' Si je publie jamais des jours de prière, ce sera pour invoquer le ciel de donner la compréhension du sieur baron à ceux qui ne me comprennent point. J'y ajouterai une litanie expresse pour obtenir encore pour plusieurs votre talent pour le développement. Après tout ce ci-dessus exposé, allez faire des jérémiades, comme en contient votre n° 14, sur la prétendue possibilité que je ne trouve un quart d'heure pour vous faire des épîtres."

"Il faut que vous sachiez une fois pour toutes que je n'ai encore jamais trouvé vos pancartes trop longues ; écrivez toujours, mais ne relisez jamais vos pancartes si cela vous fatigue ; de quoi vous mêlez-vous de me prescrire comment il faut que je lise votre griffonnage ? J'ai l'haleine bonne, je suis quelquefois deux heures de suite à les lire sans sentir ni ennui, ni fatigue, ni impatience ; c'est bien à moi à qui il faut parler de cela quand j'ai des fatras à gober d'une bien plus sèche haleine. Monsieur le souffre-douleur, c'est se moquer des gens que de leur dire cela ; allons, ne m'en parlez plus ; mes tables se casseraient sous le poids de vos lettres que cela ferait mes lectures les plus agréables."

L'Épître que nous allons citer en entier n'est-elle pas un chef-d'œuvre de malice, de fine critique et de gracieuse indulgence pour les faiblesses d'autrui ? Certes. Saint-Simon ne l'eût pas désavouée.

A Tsaritsino-Sélo, ce 16 d'août 1775.

"Votre N° 21, monsieur, m'a été remis hier lorsque je sortais de la cathédrale dont c'était la fête. Je l'ai trouvé écrit le jour du sacre du roi ; cette lettre était destinée à assister aux fêtes. Voyez un peu ce que c'est que cette destinée de trois feuilles de papier fin, remplies d'encre et de beaucoup d'esprit, de gaieté et d'agréments sur douze pages sans qu'il y ait le moindre espace vide. Morgué, l'on ne s'attend pas quelquefois aux fortunes que font quelquefois les lettres qu'on écrit : la mienne, par exemple, du 29 avril, qui se serait attendu qu'elle serait qualifiée de délicieuse, de digne d'être imprimée, d'inspirée, de conforme

(1) Catherine emploie quelquefois des expressions allemandes assez bizarres dont nous rendons le sens.

(1) Ma pour mais ; sti-là pour celui-là, etc.